

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans
 NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED
HUGUES J. DE LA VERGNE
 PRÉSIDENT
 Directeur-Gérant
GEO. P. KAUFMANN
 Vice-Président
 Administrateur de la publicité des annonces commerciales
 Phone Main 3487
 Bureaux 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville
 E-mail at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter
 Prix de l'abonnement
EDITION QUOTIDIENNE.
 Pour les Etats-Unis—
 Un an\$7.50
 Six mois 3.75
 Trois mois 1.95
 Un mois65
 Une semaine15
 Pour l'Etranger—
 Un an\$12.15
 Six mois 6.10
 Trois mois 3.05
 Un mois 1.05

disaient que l'armée française faisait usage.
 Se prévalant de cette invitation, le "Journal de Genève" a chargé M. Meyer de Stadelhofen, docteur en droit et champion suisse des tirs internationaux, d'examiner ces munitions, et publie le rapport de cet expert où il est constaté:
 Qu'il tombe sous le sens que ces cartouches n'ont pas été transformées à la machine; Que leur transformation n'a pas été opérée à l'époque et dans les conditions exposées par la note;
 Qu'ainsi les affirmations de cette note se trouvent contredites par l'examen des cartouches y annexées.
 Les voilà donc, les bandits, encore une fois pris en flagrant délit de mensonge et de tromperie éhontée, avec cette circonstance aggravante que leur diplomatie s'est faite complice de leur infamie.

Derrière les Barbares
 Ils arrivèrent à Epernay par toutes les routes, descendant de Verzy, de Suippes, de Châlons, et ils s'installèrent confortablement dans la riche et claire cité d'où ils entendaient bien ne point partir de sitôt. Ils n'y commirent à vrai dire que de médiocres excès, grâce à la fermeté et à la sagesse d'une population qui n'avait point déserté ses habitations.
 Le général von Bülow et son état-major éluèrent domicile dans la belle et hospitalière maison du comte Claude Chandon de Brailles qui fut dans cette région l'un des organisateurs les plus dévoués et les plus clairvoyants des hôpitaux de la Croix-Rouge. Le maître du logis accueillit ses hôtes imposés avec toute la froideur convenable en la circonstance. Mais les Allemands, impressionnés sans doute d'être logés chez le chef de la fameuse maison Moët et Chandon, conservèrent une tenue relative.
 — Très heureux, monsieur, dit un officier à M. Claude Chandon, de me trouver chez vous. Je suis le cousin par alliance de M. de Mumm.
 Aimable recommandation au nom de la concurrence. Jusque dans les moindres choses, les Allemands ont un tact exquis.
 Le général von Bülow, en visitant la maison, eut tout le loisir d'admirer les trous béants faits par ses obus dans les écuries.
 Bien entendu, ses officiers inspectèrent les caves Moët et Chandon. Elles sont célèbres avec leur incroyable développement souterrain, leur labyrinthe et les dessins formés par les bouteilles ingénieusement disposées. On prévint M. Claude Chandon qu'à titre de réquisition on prélèverait sur cette cave célèbre quelques bouteilles. On en prit deux mille. On en aurait pris sans doute davantage si Wagner n'avait pas habité Epernay. La musique adoucit les mœurs.
 Dans la ville, quelques maisons silencieuses ont souffert — deux ou trois ont été incendiées. C'est un minimum.
 L'approche des troupes françaises mit un moment Epernay en fâcheuse posture, car la ville se trouva pendant quelques heures entre deux feux. Mais

EDITION HEBDOMADAIRE
 Pour les Etats-Unis—
 Un an\$3.00
 Six mois 1.50
 Trois mois75
 Pour l'Etranger—
 Un an\$4.00
 Six mois 2.05
 Trois mois 1.05
Prix de l'abonnement
EDITION DU DIMANCHE.
 Pour les Etats-Unis—
 Un an\$2.00
 Six mois 1.00
 Trois mois50
 Pour l'Etranger—
 Un an\$3.00
 Six mois 1.50
 Trois mois75
 Les abonnements sont invariablement payables d'avance.
 Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se font au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.
 L'Abcille est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.
 Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lae.
 Lundi 9 novembre 1914.

Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin.. 54	11
Midi 61	14
3 p. m. 66	17
6 p. m. 65	16

DEMASQUES PAR UN NEUTRE
 Les prétendues balles dum-dum de l'armée française
 Ils avaient organisé à Berne, à leur légation, une exposition officielle de balles dum-dum qu'ils prétendaient avoir saisies près de Longwy. Ils avaient poussé l'impudence jusqu'à inviter toute personne compétente à venir examiner ces munitions dont ils

Feuilleton de l'Abcille de la Nouvelle-Orléans
 No. 17 Commencé le 22 octobre 1914.
LE Roman d'une Mère
 PAR MAXIME DUROSIER
 (Suite)
 Enfin tout est terminé; Claire est maintenant marquise de Beauséjour, elle vient de quitter sa toilette de mariée, pour se revêtir à la hâte d'un costume de voyage. En bas, dans la salle à manger, luxueusement servie, les invités causent et dégustent encore, mais la jeune femme s'est retirée prétextant le départ, et nerveuse elle enfume dans sa malle les derniers bibelots.
 Ah! comme elle voudrait déjà être loin! Ici, elle souffre trop; tout lui rappelle l'aimé; le parc, le banc aux bonnes causeries et l'allée solitaire où tous deux se promenaient.
 Là, c'est fini, tout est prêt, l'heure approche, et dans un instant, son mari va venir. Il frappera à la porte; il lui offrira son bras pour descendre; il lui débitera mille tendresses. Elle devra prendre son bras et écouter ses tendresses.
 Tout à coup, elle pâlit, en proie à un étrange

bientôt nos régiments firent leur entrée, et l'anxiété de la population s'évanouit. Les contre-coups de cette réoccupation dans l'hôpital militaire furent assez curieux. Il s'y trouvait, en effet, depuis quinze jours, de nombreux blessés allemands et français. L'un d'eux, l'un des nôtres, nous a raconté ses impressions:
 — Dans la salle où j'étais soigné, nous dit-il, nous étions à peu près moitié Français moitié Allemands. Pendant l'occupation de l'ennemi, les blessés français étaient en quelque sorte les prisonniers des blessés allemands. Mais lorsque notre armée eut repris Epernay, ce furent les blessés allemands qui devinrent les prisonniers des blessés français. Nous n'avions pas bougé de place et au fond rien n'était changé, mais tout de même au ton des propos que nous échangeions, on devinait que ce n'était plus du tout la même chose.
 L'hôpital d'Epernay est admirable. Les salles sont propres et spacieuses et les bâtiments s'élevaient dans un parc aux belles et claires allées. Nous les avons parcourus en compagnie de son digne administrateur et de la supérieure à laquelle les années n'ont rien enlevé de sa charitable activité. Combien de dévouements s'emploient là chaque jour, courageusement et modestement, à alléger les souffrances et à panser les blessures. Pas un infirmier, pas un malade qui ne fasse l'éloge de la vigilance et de la sollicitude des médecins militaires auxquels s'est joint spontanément le docteur Véron que tout Epernay vénère pour sa science et pour son désintéressement. Nous faisons sa connaissance tandis qu'il procède avec un soin infini à une amputation. Le bras du patient est déjà déposé là, sur une table de marbre, et tandis qu'une religieuse tient sur le visage du patient le masque de chloroforme une autre présente au praticien le moignon sanglant où il achève les ligatures.
 — Pardonnez-moi, monsieur, mais j'ai ce matin terriblement d'ouvrage. Je crois que ce pauvre petit sera sauvé... Vous me voyez bien heureux.
 Et le bon médecin prononce "ce pauvre petit" d'une voix mouillée, paternellement. Il m'a rappelé ce vieux médecin-major qui disait, il y a quelques jours: "Chaque fois que j'opère un de mes soldats, il me semble que j'opère mon enfant."
 Tous les docteurs donnent sur le jardin. Par les fenêtres ouvertes, le bruit du canon parvient jusqu'aux blessés. De loin, ils suivent la bataille, qui continue obstinément de se dérouler autour de Reims, — quinze kilomètres à vol d'oiseau. Cela seulement semble les intéresser... Ils ne parlent que de cela. Ils ne font plus attention à leurs souffrances.
 — C'est plus fort qu'hier.
 — Oui, mais ça a commencé plus tard.
 — Par exemple, cette nuit, vers deux heures, les grosses pièces ont donné.
 — Les camarades ont dû avoir de la besogne.
 Et l'on devine le regret de n'avoir pas été là-bas, dans la tranchée, sous les obus.
 Dans une petite salle attenante à une grande, un soldat toussait lugubrement. Nous l'interrogeons:
 — Oh êtes-vous blessé, mon ami?

— Je ne suis pas blessé, monsieur, j'ai une fluxion de poitrine. J'ai honte...
 Et le pauvre diable semble, en effet, tout honteux et sincèrement désespéré de ne pas avoir comme ses voisins — des veïnards — une bonne petite balle dans le tibia ou un éclat d'obus dans l'omoplate.
 Dans le jardin, les convalescents se promènent. Le soleil est si bon à prendre par cette belle matinée! Ils prêtent l'oreille à la rumeur lointaine de la bataille. On meurt, là-bas, mais tout de même il n'y a que là-bas que l'on vive.
 Sous de beaux arbres que l'automne ne semble pas encore avoir touchés, nous visitons plusieurs petits pavillons. Celui-ci est réservé aux tétaniques. Ce sont surtout des Allemands qui l'ont occupé. Les cas de tétanos ont été en effet plus nombreux parmi les leurs que parmi les nôtres. Cet autre pavillon est le dépôt mortuaire. Nous entrons et nous nous découvrons. Sur deux bancs, cinq pauvres petits cercueils de bois blanc.

O'est toute une affaire que de confectionner des soda crackers qui sont parfois bons.
Mais c'en est toute une autre que de les préparer pour qu'ils soient toujours meilleurs que les autres, toujours d'un bon gout invariable.

Le nom "Unedea" timbré sur chaque biscuit—signifie que si un million de paquets de Unedea Biscuit étaient mis devant vous, vous pourriez prendre n'importe lequel, sûr que chaque soda cracker qui s'y trouve, est aussi bon que le meilleur Unedea Biscuit qui soit jamais sorti du four. Cinq cents.
NATIONAL BISCUIT COMPANY

— Je ne suis pas blessé, monsieur, j'ai une fluxion de poitrine. J'ai honte...
 Et le pauvre diable semble, en effet, tout honteux et sincèrement désespéré de ne pas avoir comme ses voisins — des veïnards — une bonne petite balle dans le tibia ou un éclat d'obus dans l'omoplate.
 Dans le jardin, les convalescents se promènent. Le soleil est si bon à prendre par cette belle matinée! Ils prêtent l'oreille à la rumeur lointaine de la bataille. On meurt, là-bas, mais tout de même il n'y a que là-bas que l'on vive.
 Sous de beaux arbres que l'automne ne semble pas encore avoir touchés, nous visitons plusieurs petits pavillons. Celui-ci est réservé aux tétaniques. Ce sont surtout des Allemands qui l'ont occupé. Les cas de tétanos ont été en effet plus nombreux parmi les leurs que parmi les nôtres. Cet autre pavillon est le dépôt mortuaire. Nous entrons et nous nous découvrons. Sur deux bancs, cinq pauvres petits cercueils de bois blanc.

Ils sont serrés les uns contre les autres, à l'alignement. Ils semblent obéir jusque dans la mort, — obéir au grand devoir pour lequel ils sont morts, simplement. Tout à l'heure, on portera en terre les cinq petits soldats. Ils appartiennent à la même section. On les enterrera ensemble. Ils ne se quitteront pas. C'étaient de bons camarades. Ils s'étaient promis de ne pas se quitter. — Ils tiendront parole... éternellement.
 Des deux grands bâtiments, l'un est réservé aux soldats: c'est l'hôpital militaire. Dans l'autre, plusieurs chambres sont occupées par des femmes, dont quelques-unes, d'ailleurs, ont été les victimes des Allemands. Nous avons interrogé l'une d'elles, qui nous a raconté son abominable martyre. C'est un fait d'une incroyable férocité et dont le dossier des atrocités peut utilement s'enlaidir.
 Cette malheureuse est là, se tordant de douleur sur son lit. On n'a pas encore osé l'opérer. Elle s'appelle Mme Lheureux-Lecomte. Elle habitait Le Baizil, un village situé au sud-ouest d'Epernay, entre la forêt de La Charnoye et la forêt de Vaasy. Au moment de l'occupation elle fut contrainte d'héberger un Prussien. Le soir du 5 septembre, celui-ci se saisit d'une de ses filles, âgée de douze ans, et d'une de ses petites-filles âgées de dix ans. Les familles de paysans présentent fréquemment de ces anomalies. La brute empoigna les deux enfants et les conduisit dans sa chambre. Mme Lheureux-Lecomte, prévenue par son fils, un gamin de quinze ans, se précipita à la porte et là, supplia, menaça, pleura. L'ignoble individu sortit brusquement et prenant la pauvre femme par les poignets la jeta dans une pièce voisine. Il voulait alors donner à la serrure un tour de clef. Mais comme il n'y arrivait point, il saisit son fusil et, à bout portant, il tira. La malheureuse roula à terre, une balle dans les reins. Et d'une voix entrecoupée par la souffrance, elle acheva:
 — Oui, monsieur, cet homme a fait cela. Et il n'avait pas l'air plus méchant que les autres. Il m'avait raconté la veille qu'il avait une femme et des enfants... Ce n'est pas possible... Je ne crois pas que cela soit possible.
 Et la martyre fond en larmes. A l'heure qu'il est, hélas! elle a peut-être cessé de pleurer.
 A côté de semblables horreurs, les misères des soldats blessés paraissent presque normales, presque petites. Ils sont soignés à l'hôpital militaire avec un soin touchant. Ils parlent tous avec effusion des religieuses qui ne quittent point leur chevet. Mais ils ont une préférence, c'est Sœur Sainte-Barbe.
 D'ailleurs, depuis que nous avons franchi la grille on ne cesse de nous parler de la Sœur Sainte-Barbe. Tout le monde est fier d'elle à Epernay. Tout le monde, sauf elle-même, qui piteusement, simplement, gaîment, accomplit son écrasant devoir quotidien.
 — Oh! si vous saviez, nous dit quelqu'un qui l'a vue à l'œuvre, si vous saviez l'être admirable qu'est cette religieuse! Il y a vingt ans qu'elle est là et elle ne s'est pas reposée un seul jour. Elle est unique. Je sais bien qu'elles sont comme cela beaucoup qui sont uniques. Mais enfin Sœur Sainte-Barbe est unique tout de même. C'est par milliers que l'on pourrait compter les

pauvres gens qu'elle a aidés à vivre et ceux qu'elle a aidés à mourir. Elle a des paroles pour tout, pour consoler, pour édifier, pour égarer. Oh! elle ne craint pas le mot vif, le mot juste! Tandis qu'elle panse ses malades, elle parvient souvent à les faire rire. Un jour, le sous-préfet lui a proposé de lui faire donner une médaille. Elle lui a répondu simplement: "Vous êtes fou, monsieur le sous-préfet; qu'est-ce que vous voulez bien que j'en fasse. Donnez-moi seulement une médaille de cent sous pour mes pauvres. Ça vaudra mieux". Sa récompense à elle, c'est ailleurs qu'on la lui donnera... Vous allez la voir. Mais n'avez point l'air d'avoir entendu parler d'elle. Elle serait furieuse.
 Et j'ai vu Sœur Sainte-Barbe, et je me suis offert de n'avoir l'air de rien. Je l'ai vue allant, avec une adorable activité, d'un blessé à un autre, encourageant l'un, gourmandant l'autre. Depuis le début de la guerre, elle se dépense ainsi sans compter, héroïquement. Mais elle a eu, elle l'avoue elle-même, de vilaines heures quand il lui fallait s'occuper des blessés allemands. Oh! elle ne les aime pas, et elle parle d'eux avec une violence de trouper.
 — Oh! les lâches, les bandits! Ah! les vilains gens. On a fait pour eux juste le nécessaire, mais rien de plus.
 — Pourtant, ma Sœur, interrompit l'administrateur de l'hôpital, vous avez veillé trois nuits de suite ce petit lieutenant bavarois...
 — Oh! que voulez-vous, réplique Sœur Sainte-Barbe, celui-là avait là-bas une femme et deux petits enfants.
 — Soit, continua l'administrateur, mais ce sergent de la garde, quel mal ne vous êtes-vous pas donné pour lui?
 — Oh! dame, monsieur, celui-là n'avait personne...
 En de tels jours, de tels mots qui viennent de plus loin, de plus haut consolent de toutes les horreurs de la guerre.

Travaillez dans une chambre chaude
QUAND vous êtes occupée à votre couture, ayez un poêle Perfection qui empêchera le froid et l'humidité de rentrer

PERFECTION SMOKERS OIL HEATERS
 Un poêle Perfection est toujours prêt au moment où vous en avez besoin. Il est sans odeur ni fumée. Simple à nettoyer et à entretenir.
 Se trouve en vente dans les quincailleries et dans tous les bons magasins, ou à la
STANDARD OIL COMPANY
 DE LA LOUISIANE
 Nouvelle-Orléans

Je devine, Sœur Sainte-Barbe, que vous m'en voudrez beaucoup de les avoir répétés et que vous allez me reprocher tout bas de vous avoir induite en péché de vanité. Ne vous fâchez pas. Je prends le péché à mon compte. Il sera en bonne compagnie, et un jour où vous aurez une minute qui, par hasard, ne sera pas aux autres vous prierez pour le tout.
ROBERT DE LEZEAU.

HYDRO-TEBER-MASS.
 Procédé scientifique de bains turcs. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi; messieurs de 1 heure à 5 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chiropraxie, manucure. Bortoirs \$1.00; \$2.00 par mois. Douche et natation. 50c; 25 pour \$10.00. Leçons de natation.
 728 rue Gravier.
 M. et MME ROBERT OSBORNE.

LE METHODE BERLITZ
 Nous avons commencé des classes de Français spéciales pour enfants. Classes pour commerçants et étudiants avancés, littérature et histoire. Aussi, leçons de conversation pour adultes, 3 fois par semaine. Tous garantissent que nos élèves obtiendront l'accent le plus pur. Visitez-nous, écrivez ou téléphonez.
The International School of Languages
 "Original Berlitz Method"
 428 Bourse Audubon. Tel. Main 3901.
 merc ven dim
VAPEURS
LIGNE FRANÇAISE
 Compagnie Générale Transatlantique
 SERVICE POSTAL
 Prochains départs pour le HAVRE
 Rochambou 14 nov., 3 p. m.
 La Tourelle 21 nov., 3 p. m.
 Cherbourg 28 nov., 3 p. m.
 Riochambou 12 dec., 3 p. m.
 Pour tous renseignements s'adresser
Aux bureaux de la Compagnie.
F. J. ORFILA, AGENT GÉNÉRAL.
 602 rue Commerce, Nouvelle-Orléans.

Mais Beauséjour qui l'accompagne dans cette visite de son appartement, tire une clef de sa poche et, ouvrant doucement, s'effaçait pour laisser apercevoir à Claire, la plus coquette, la plus riantة chambre de bébé que l'on puisse souhaiter.
 Le berceau blanc tout paré de rubans, le lit de la nourrice, les jouets de toutes sortes, la baignoire, la commode toilette mignonne et basse et la vaste armoire qui recevra le trousseau du bébé, tout était prêt.
 Le tout éclairé par deux fenêtres, où le soleil entre largement, baignant de lumière les murs tendus de gai papier. Claire s'arrête ravie; malgré sa répugnance pour le mariage, cette attention la touche, et elle le remercie cordialement, car, elle est forcée de le reconnaître, son mari ne néglige aucune occasion de lui être agréable.
 Il veut se faire aimer, cela est évident, et Claire à cette pensée se révolte. L'aimé! elle le méprise trop, ne pouvant chasser de sa pensée l'odieuse moyen qu'il a employé pour la forcer de lui donner sa main.
 Beauséjour, qui est de plus en plus épris de sa femme, s'aperçoit bien que Claire n'a pour lui qu'une soumission d'épouse, et il souffre cruellement.
 Une jalousie féroce s'empare de lui, il épia sans cesse, s'informe, fait des recherches pour arriver à connaître ce qu'est devenu ce Saligny de malheur car il en est sûr, c'est à lui que songe Claire, c'est lui qu'elle aime toujours.
 Peut-être le voit-elle encore, et à cette pensée il est envahi d'une rage folle.
 Il a installé au château Baptiste et Justine, mariés eux aussi, et grassement payés par lui. Il en fait deux espions pour garder la marquise. Mais rien de suspect ne vint confirmer ses soupçons, Claire n'écrivit à personne, elle ne reçoit aucune lettre, ses journées se passent

malaise. Défaillante, elle s'assied et demeure comme suffoquée.
 Voilà plusieurs fois que ces sortes de crises lui sont venues. Claire en est étonnée et elle cherche à analyser ce qu'elle ressent, ne pouvant comprendre.
 A cet instant, elle jette les yeux sur son bouquet d'orange tombé sur le tapis et dont les délicats pétales gisent sur le plancher, froissés. Soudain, elle rougit, la serre, le rendez-vous donné à Jean, l'étreinte folle, tout lui revient à la mémoire et elle est envahie d'un grand trouble et d'une immense joie.
 La lassitude, ses défaillances, elle en vise maintenant la cause, et ce lui est une consolation, au milieu de ses regrets pour le fiancé aimé à jamais perdu.
 Un bruit de grelot attire son attention, elle ouvre sa fenêtre et aperçoit devant la grille du parc l'omnibus de la gare dont les chevaux piaffent pendant que le conducteur, aidé de domestiques, chargent déjà les gros colis.
 Le moment du départ est arrivé, et si la jeune femme redoute le tête à tête avec son mari, elle est cependant heureuse de s'en aller. La vie aux Tourelles lui est devenue insupportable, elle pense trop et elle espère que le mouvement, l'imprévu du voyage calmera un peu sa fièvre. Beauséjour, lui est pleinement heureux, il est riche maintenant et il va posséder la femme qu'il adore. Et est toutefois pris d'une légère inquiétude en se demandant si cette jeune fille qui s'est dévouée pour son père consentira à l'aimer?
 Il l'a regardée le matin dans la petite église de Chambray et il lui a semblé voir au coin de la bouche de la jeune mariée, un pli de mépris et de dégoût.
 — Bas! se dit-il en souriant, j'en ai bien vu d'autres, la chance en ce moment me favorise,

J'ai vaincu la déveine, je triompherai bien de la belle Claire.
 Les adieux sont courts, l'heure avance, les Braguemond, tristes, n'osent se parler, regardent debout sur l'imposant perron de leur château, la lourde voiture qui au tournant de la route blanche, vient de disparaître dans un nuage de poussière et une même question trouble leur cœur!
 — Sera-t-elle heureuse?
DEUXIEME PARTIE.
 Mère.
 Six mois se sont écoulés depuis le mariage du marquis de Beauséjour avec la fille de l'usinier Brancar; pendant ce temps, Claire et son mari ont voyagé, ils ont visité l'Egypte et une partie de la Judée, mais ils ont été tout à coup rappelés par une dépêche pressante.
 M. Braguemond, vaincu par la souffrance morale, venait d'être pris d'une maladie de cœur. Il était très mal, les médecins redoutaient une crise d'un moment à l'autre et le pauvre père, se sentant près de mourir, réclamait sa fille. Il voulait la voir encore avant d'entrer dans le grand repos.
 — Ah! si l'oubli, si l'apaisement avait pu se faire dans le cœur de la pauvre enfant, comme il partirait tranquille, pour dormir son dernier sommeil.
 La jeune femme était accourue en hâte au chevet de son père, et héroïque jusqu'à la fin elle avait voulu lui assurer qu'elle ne se trouvait vraiment pas malheureuse.
 Mais Braguemond, éclairé par cette sorte de divination qui s'empare des mourants, avait lu dans les yeux de sa fille une telle désespérance,

qu'il s'est éteint en se maudissant d'avoir fait le malheur de son enfant.
 La mort de Braguemond jeta Claire dans une profonde détresse; sa vie brisée, son cœur broyé, tout cela maintenant ne profiterait à personne. Un instant la jeune femme eut l'idée de quitter Beauséjour, mais les symptômes d'une maternité prochaine la retinrent.
 Cet enfant, qu'elle attendait avec tant de joie, elle ne se sentait pas le droit de le priver d'un nom, et d'entacher sa vie pour l'avenir.
 Elle était marquise de Beauséjour, elle devait à son enfant de rester près de celui qui, aux yeux de tous, passerait pour son père. Ah! si seulement elle avait eu des nouvelles de Jean, comme elle serait partie pour le retrouver et lui dire:
 — Jean, mon bien-aimé, je vais être mère, mais mon enfant est de toi, nous pouvons être heureux encore, et elle eût demandé le divorce pour épouser Saligny. Mais elle était sans nouvelles du jeune ingénieur.
 Oh était-il?
 Qu'était-il devenu?
 Mort peut-être.
 Elle demeura donc, et c'est ainsi que nous la retrouvons, par une matinée de mai, se promenant lentement, la taille alourdie, dans le parc aux arbres centenaires du château de Beauséjour. La vieille demeure du marquis a été, pendant l'absence du maître et sous les soins de Puyvardat, restaurée et embellie.
 Claire, à son arrivée, y a trouvé aménagée pour elle, tout une aile du bâtiment. C'est un vrai nid, tendu d'étoffes aux tons doux et meublé avec luxe.
 Il y a là une délicieuse chambre, un petit salon, une bibliothèque, et un grand cabinet de travail.
 Près de la chambre, une porte est fermée, Claire reste intriguée.

Mais Beauséjour qui l'accompagne dans cette visite de son appartement, tire une clef de sa poche et, ouvrant doucement, s'effaçait pour laisser apercevoir à Claire, la plus coquette, la plus riantة chambre de bébé que l'on puisse souhaiter.
 Le berceau blanc tout paré de rubans, le lit de la nourrice, les jouets de toutes sortes, la baignoire, la commode toilette mignonne et basse et la vaste armoire qui recevra le trousseau du bébé, tout était prêt.
 Le tout éclairé par deux fenêtres, où le soleil entre largement, baignant de lumière les murs tendus de gai papier. Claire s'arrête ravie; malgré sa répugnance pour le mariage, cette attention la touche, et elle le remercie cordialement, car, elle est forcée de le reconnaître, son mari ne néglige aucune occasion de lui être agréable.
 Il veut se faire aimer, cela est évident, et Claire à cette pensée se révolte. L'aimé! elle le méprise trop, ne pouvant chasser de sa pensée l'odieuse moyen qu'il a employé pour la forcer de lui donner sa main.
 Beauséjour, qui est de plus en plus épris de sa femme, s'aperçoit bien que Claire n'a pour lui qu'une soumission d'épouse, et il souffre cruellement.
 Une jalousie féroce s'empare de lui, il épia sans cesse, s'informe, fait des recherches pour arriver à connaître ce qu'est devenu ce Saligny de malheur car il en est sûr, c'est à lui que songe Claire, c'est lui qu'elle aime toujours.
 Peut-être le voit-elle encore, et à cette pensée il est envahi d'une rage folle.
 Il a installé au château Baptiste et Justine, mariés eux aussi, et grassement payés par lui. Il en fait deux espions pour garder la marquise. Mais rien de suspect ne vint confirmer ses soupçons, Claire n'écrivit à personne, elle ne reçoit aucune lettre, ses journées se passent